LE JOUR, 1948
30 JUILLET 1948

DE BERLIN À MOSOU

On comprend mal que la présence de l'Amérique, de l'Angleterre et de la France à Berlin puisse être discutée. Mais on se demande comment ces Puissances n'ont pas prévu, il y a trois ans, qu'un jour elles pourraient se trouver bloquées par les Russes dans Berlin.

Il y a de ces omissions qu'explique seule l'humaine faculté d'oubli. On fraternise dans la guerre et on suppose que cette fraternité durera. Mais à peine la guerre finie, on s'aperçoit que les alliés de la veille ne sont plus que des concurrents et des adversaires.

La situation, aujourd'hui, entre les Anglo-Saxons et l'U.R.S.S. n'est pas moins tendue qu'en 1938 entre l'occident et Hitler. Elle n'est pas moins chargée de périls (encore qu'il soit permis de penser que, contrairement à Hitler, Staline ne veut pas la guerre).

Comment les Américains, les Anglais et les Français pourraient-ils maintenant quitter Berlin sans perdre la face ? Ce serait plus que la perte d'une grande bataille. Ce serait la marque même de l'impuissance et le signe visible de l'abdication. D'où l'effort et l'exploit qui consiste à ravitailler Berlin, pour les secteurs américain, anglais et français, par la voie des airs seulement.

Ainsi, plus de la moitié de Berlin est comme une ville assiégée. Et les représailles se multiplient de part et d'autre, tandis que les Berlinois irrités, font les frais de la lutte multiforme à quoi se livrent, entre eux, les occupants.

Etrange destin que celui des relations internationales ! L'Allemagne d'Hitler et l'U.RS.S. de Staline signent à la fin d'août 1939 à Moscou un traité d'amitié et d'alliance ; mais vingt mois plus tard et sans crier gare, Hitler envahit l'U.R.S.S. Par le fait même, les autres ennemis d'Hitler deviennent les amis de l'U.R.S.S. ; et Washington, Londres et Moscou se battent unis contre l'Allemagne. Quatre ans après, l'Allemagne est vaincue ; alors automatiquement ou presque, Occidentaux et Russes redeviennent des ennemis.

Avec la fuite des années, on imagine l'état d'esprit dans lequel ont dû se dérouler les conversations de Téhéran, de Yalta, de Potsdam. Méfiance partout, hypocrisie, sourires forcés, poignées de main traîtresses, repas communs et arrière-pensées hostiles, nécessités du moment et terreurs de l'avenir ; et ces visages et ces masques froids, avec toute l'apparence de la bonne foi, mais qui dissimulent le scepticisme et l'inquiétude.

Actuellement l'U.R.S.S. et ses alliés d'hier sont en conflit aigu à Berlin. On pouvait espérer une détente qui, jusqu'ici, malgré les calculs de probabilité favorables, n'est pas venue. En dépit des vives appréhensions dont la presse se fait parfois l'écho, il semble bien que cette détente viendra. Voici en effet que les représentants des Etats-Unis, de l'Angleterre et de la France ont demandé **conjointement** audience à Moscou à M.

Molotov, **à qui ils veulent proposer de discuter de l'avenir non point seulement de Berlin, mais de toute l'Allemagne.** C'est précisément ce que l'U.R.S.S. paraît vouloir.

Mais, qu'on s'accorde ou qu'on ne s'accorde pas, il faut bien qu'on s'arrange pour que, dans cette affaire de Berlin, il n'y ait au bout de compte ni vainqueurs ni vaincus.